

MISSION EN AFRIQUE
Première évangélisation chez les Bariba.

Par Pierre Marchand, c.j.m.

La République du Bénin est située en Afrique Occidentale juste à l'ouest du Nigéria. Elle compte environ quatre millions d'habitants sur 112 000 Km² qui forment une bande étroite de l'équateur au tropique du Cancer. 700 kms de long pour une largeur de 125 à 325 kms.

Au nord du Bénin la province du Borgou compte un peu plus de 700 000 habitants répartis sur 51 500 km². La religion dominante au Borgou est la religion "traditionnelle", bien que l'Islam soit très voyant surtout en ville. C'est en 1898 que deux missionnaires venus du sud ont ouvert la première mission qui ne dura malheureusement que deux ans.

En 1937 fut fondée la station de Kandi, qui fut privée de prêtre presque aussitôt par la guerre de 1939-1945. Enfin en 1948 la Préfecture Apostolique de Parakou. La principale ville du Borgou vit le jour. Elle est devenue en 1964 le diocèse de Parakou, qui d'après l'Annuario pontificio 1991, compte 43 000 catholiques 17 prêtres diocésains 35 religieux 85 religieuses 1500 baptêmes en 1990. Mais on en est encore à la " première évangélisation" chez les Bariba ethnies majoritaires de ce pays de mission.

Une communauté eudiste a été fondée à Parakou en 1982. Elle a été provisoirement fermée en 1990. Mais le père Pierre Marchand qui a vécu à Parakou de 1982 à 1988, après neuf années en Côte d'Ivoire, a bien voulu nous décrire ce qu'a été durant six ans sa mission: la première évangélisation des Bariba.

Je n'ai nulle intention de faire de grandes théories sur la mission, mais de vous faire partager quelques souvenirs personnels, limités à un tout petit coin d'Afrique, les villages autour de Parakou au nord du Bénin.

POUR ÉVANGÉLISER, CONNAÎTRE .

"Si tu veux apprendre le latin à P'tit John, connais d'abord P'tit John". La mission "ad gentes" suppose ouverture et respect envers les personnes et les peuples auxquels on est envoyé: et donc connaître leur langue et leurs usages.

La langue bariba.

Apprendre la langue m'a paru indispensable. C'est le moyen d'entrer dans la mentalité, c'est le chemin d'inculturation". "La langue que l'on n'a pas tétée avec le lait de sa mère ne sera jamais une langue maternelle". Mais ce n'est pas facile.

La langue Bariba est une langue à "tons" et à "classes". Y a-t-il cinq tons

"pertinents" ou trois ? des tons furtifs ou pas? De toute façon il convient de les respecter, sous peine de faire des erreurs de grammaire, de syntaxe, ou même de mots. Ainsi le mot "bararu" selon le ton des syllabes peut signifier "Tam-tam", ou "chaussure", ou "maladie"...et la phrase "Annot" selon les tons des syllabes peut vouloir dire " si tu vas", "continue d'aller", "tu ne vas pas aller".

Quant aux "classes", sept, huit, neuf? avec des exceptions, il s'agit de bien employer adjectifs, pronoms, etc...correspondant à la "classe" du nom. Quant aux verbes ...

La conception même du langage est significative de la manière de penser: ainsi on ne dira pas "j'ai froid", ou "je suis malade", mais "le froid me prend", " la maladie me prend", en situant l'importance de la personne, et en personnifiant d'une certaine manière, les divers éléments. La forme possessive est inverse de celle du français. Le vêtement du frère de la femme de mon oncle se dira "Mon oncle, sa femme, son frère, son vêtement". Et on passe, en matière de vocabulaire, de la surabondance à la pénurie: s'il y a quantité de mots pour parler du cheval, preuve de l'importance de cet animal dans les traditions, un seul mot traduit en général «aimer" et "vouloir". Ainsi, après avoir lu en bariba l'Évangile "Pierre, m'aimes-tu?", je questionne un enfant; "Que demande Jésus à Pierre?"; et il me répond: "Pierre, tu me veux?", une réponse qui peut être source de méditations fécondes...

Huit à douze mois ne furent pas de trop pour entrer dans cette langue et en commencer le véritable apprentissage. Bien sûr, au bout de trois semaines, j'ai célébré la messe en bariba, les yeux rivés sur le livre où de multiples points, traits, accents et autres signes me permettaient d'annoncer... Les sympathisants, catéchumènes et quelques baptisés, ayant l'habitude de la messe, répondaient au bon endroit... Illusion encourageante d'un bon accent ?

Après trois ou quatre ans, j'ai eu l'impression de me débrouiller dans cette langue. Ceux qui étaient habitués à moi et à mes erreurs comprenaient à demi-mot ce que je voulais dire.

Ou encore le "pleine de grâce" des traductions catholiques, qui nous semble affaibli dans le "toi qui as reçu une grâce de Dieu" des traductions protestantes. Mais ce travail qui cherche à répandre la Parole de Dieu par les traductions de la Bible dans les milliers de langues africaines est remarquable. Si le bariba est compris par 4 à 500 000 personnes, il existe aussi des traductions faites pour seulement quelques dizaines de milliers ... Quel dommage que nous ne vivions pas l'unité de l'Église, car nous cherchons à améliorer ces traductions par une "version catholique", et le Bariba, comme jadis l'ancien latin, a désormais plusieurs versions.

Des laïcs, des séminaristes ou des prêtres du pays travaillent à des traductions, ou rédigent des ouvrages en bariba, spécialement dans le domaine du catéchuménat et du catéchisme, sans oublier des livres de prières ou de spiritualité. Le commentaire de saint Cyprien sur le Notre Père est apprécié. Beaucoup de missionnaires se dépensent à ce travail, aidés par quelques jeunes scolarisés. Le profit est double apprentissage approfondi de la langue, et formation de ces jeunes et des catéchistes.

Connaître les familles.

«Connaître P'tit John", eh oui, toujours, c'est entrer dans le réseau des relations. Et ces relations de filiation, de parenté, qui construisent la personne, je pense très important de les comprendre. En milieu bariba, lorsque quelqu'un me "révélaient" quel était son père, sa mère véritables, souvent à mi-voix, alors qu'il vivait dans son village, au milieu des frères de son âge, et en relation filiale avec les hommes et les femmes de l'âge de ses parents, il me semblait qu'un nouveau lien de confiance s'était établi entre nous.

Neuf années en Côte d'Ivoire m'avaient appris à être discret dans la recherche de ces liens de parenté, très liés à l'intimité des personnes. Nos questions "administratives" pour établir les registres de baptêmes, de mariages, comment étaient-elles reçues?

Que de quiproquos lorsqu'on donnait comme père le nom de quelqu'un qui avait pris en charge un catéchumène, mais n'en était pas le "géniteur"! On voulait inscrire les géniteurs, mais étaient-ce les véritables parents, les vrais responsables de cet enfant qui, par suite de coutumes complexes habitait chez une tante, chez un oncle? "L'enfant de ton coeur, c'est ton fils".

Participer aux "cérémonies".

Les grands événements familiaux, les "cérémonies", me semblaient le moment idéal pour faire plus ample connaissance. Encore fallait-il ne pas y être en intrus. Après trois ou quatre ans, les "vieux" eux-mêmes nous invitaient souvent, prêtres et religieuses, aux cérémonies, du moins à certains moments. Mais "l'étranger a de grands yeux et ne voit rien" et quelques explications étaient souvent bienvenues.

Quelle grande preuve de confiance lorsqu'un jeune, me prenant à part discrètement, me montrait, plus discrètement encore, une jeune fille en me disant à voix basse: "C'est celle qui sera ma femme". Je savais alors que des échanges avaient eu lieu entre les deux "grandes familles", que le garçon allait de temps en temps travailler dans les champs de sa future belle-famille: chacun pouvait alors juger de son courage, de son ardeur au travail. De même pour la jeune fille. Et je savais que bientôt une première cérémonie, de nuit, allait avoir lieu, où je serais invité, avec de multiples gestes symboliques l'arrivée de la jeune fille conduite par les amis du garçon, son "lavage" par une femme de la maison... Je savais qu'il y aurait échange de cadeaux, et que les familles feraient tout en cas de conflits dans le jeune couple, pour donner de bons conseils. Peut-on rompre sans "manger la honte" une alliance entre deux "grandes familles"? Et le frère du marié ne pourrait épouser une jeune fille de la famille de sa femme; les deux familles n'étaient-elles pas déjà, par ce mariage, "alliées"?

D'autres cérémonies importantes étaient celles des funérailles, surtout lors de la mort d'un vieillard. Je ne peux en décrire ici le rituel complexe, mais dire un mot seulement de l'enterrement des enfants. Un bébé, un jeune enfant était enterré très rapidement, sans cérémonie, et la maman n'avait, semble-t-il, qu'à peine une demi-journée pour extérioriser son chagrin. Les parents ensuite devaient souffrir en silence. Était-ce parce que ces morts de bébés étaient fréquentes et qu'il ne fallait pas traumatiser les autres enfants? Mais que de fausses interprétations ai-je entendu de la part de touristes: "Les parents n'ont pas de sentiments ils pleurent si peu à la mort de leur bébé". Il m'a fallu attendre ma cinquième année à Parakou, la quatorzième en

Afrique, pour comprendre, à la mort d'un garçon de huit ans, les vrais sentiments de ses parents.

Saani, mon "homonyme".

Au moment de quitter Parakou, j'ai fait une dernière fois la piste de Gbé gourou. En passant au village de Darnon, je m'arrête pour dire au revoir à Saani.

Ce petit garçon de 7 ou 8 ans était mon «homonyme»: étant tous les deux le cinquième garçon de notre maman, nous avons le même nom qui, en bariba, est donné au cinquième enfant mâle, "Saani". Cela créait entre nous une relation particulière. Saani me dit au revoir et je lui laisse en souvenir un petit tee-shirt en coton blanc. Il était 21 heures. Au retour de Gbé gourou, vers 23 heures, repassant dans le village, j'aperçois dans les phares Saani qui m'attendait avec un "vieux" du village et qui m'offre plusieurs gros ignames... "Il vient d'aller les chercher pour toi dans son propre petit champ, qu'il fait à côté de celui de son père". Que dire? Je savais que ce champ était assez loin, je savais qu'un Bariba, surtout un enfant, ne se déplace pas la nuit sans grande nécessité... Merci Saani, je ne t'oublie pas.

J'espère que tu viens toujours à la prière, chaque dimanche, avec les autres, dans cette petite chapelle en terre que tu as aidé à construire, près du puits cimenté d'un béton pour lequel tu avais ramassé des cailloux et du sable. Rappelle-toi ce dimanche où j'étais venu célébrer la messe. Tu avais été un peu remuant; et comme tu étais mon "homo", je t'en avais fait la réflexion, devant les autres. Cinq minutes après, je t'ai vu pleurant dans un coin; en te faisant cette réflexion devant les autres, je t'avais fait "manger la honte". Nous avons reparlé aussitôt, et j'ai mieux compris le proverbe "Si tu frappes l'enfant préféré, c'est toi qui vas pleurer". J'espère, Saani, que tu as oublié ce chagrin, et que tu grandis, fidèle à ce Jésus que tu commençais à connaître. Je prie Dieu pour toi, Saani.

COUTUMES ET TRADITIONS

"La parole se suspend, la vie ne se suspend pas". De vieux récits missionnaires parlent parfois des traditions africaines, même du tam-tam, comme diaboliques. Et de fait les premiers missionnaires ont parfois décalqué, rite par rite, la vie religieuse de leur pays, et idée par idée, nos idées occidentales, le tout par fidélité étroite à l'Évangile. D'autres heureusement ont frayé dès le début un chemin plus ouvert. Mais en pratique, comment agir devant ces éléments de culture que sont les coutumes?

Presque chaque semaine, avec les catéchistes, les présidents de communauté, les lecteurs, les animateurs de chants, etc, nous nous penchions sur les coutumes. Nos rencontres avaient souvent pour thème "réflexion sur telle ou telle coutume. Comment Dieu parle-t-il à travers ces traditions? Comment porter sur elles un regard chrétien? Ceux qui désirent suivre le Christ peuvent-ils -oui ou non - vivre ces coutumes ?"

Quelques grands principes nous guidaient:

1. Pour les coutumes qui aident la personne à s'épanouir, les relations familiales ou

sociales à s'approfondir, pourquoi un chrétien n'y participerait-il pas? Encore fallait-il tenir compte des circonstances. Par exemple: à la mort d'un "vieux", la coutume demande qu'un boeuf soit sacrifié...Les raisons alléguées étaient que le défunt ne devait pas arriver les mains vides chez les Ancêtres: il leur apporterait le sang en cadeau. La viande servait à nourrir la foule qui se pressait aux funérailles. Mais pourquoi certains s'approprièrent-ils les plus gros morceaux? Autrefois sans doute prenait-il en charge de nombreux invités, mais aujourd'hui n'aboutissait-on pas à une injustice? Là intervenait l'Évangile. Si le sacrifice du boeuf ne posait pas de problème, celui de quelques poussins, à la source de leur vie, était beaucoup plus ambigu, estimait le missionnaire d'une ethnie voisine.

2. Mais les coutumes qui attaquaient une personne, qui ne respectaient pas un être humain, un chrétien ne pouvait les accepter. Ainsi lors d'une maladie, si le guérisseur cherchait la cause de la maladie dans une malédiction lancée par telle vieille femme, veuve, isolée, et demandait une action méprisante contre elle, un chrétien ne devait-il pas changer de guérisseur?

3. Quant aux prières traditionnelles, nombreuses bien que discrètes chez les Baribas, le nouveau catéchumène était amené à comprendre que ces prières étaient bonnes, mais que pour être vraiment chrétiennes, elles devaient passer par Jésus.

LE TEMPS DES MOISSONS

Quand je suis arrivé au Borgou en 1982, c'était le temps des moissons. Pendant plus de quarante ans, les premiers missionnaires avaient semé, semé chez les Bariba...et se décourageaient: peu d'accueil, peu de communautés durables. Moi-même j'ai connu ce découragement, un soir dans un village, pour une rencontre, qui n'avait lieu que toutes les 5 ou 6 semaines. J'étais passé exprès pour le rappeler quelque~s jours avant. Mais ce soir là, l'unique baptisé et les trois sympathisants n'étaient pas rentrés des champs.

Le directeur de la petite école primaire, un chrétien évangélique venu du sud, était là, nous parlions ensemble, et je lui, disais mon découragement "Quand donc les gens de ce village vont-ils se tourner vers le Christ et s'intéresser à l'Évangile?" Et lui de me répondre avec un beau sourire «Mais quand Dieu les appellera!"

Oui, je suis arrivé au moment des moissons, au moment où Dieu appelait. Les petites communautés naissaient dans les villages, et, signe de vitalité, elles étaient missionnaires. Plusieurs fois j'ai découvert que dans tel village éloigné des pistes habituelles, un groupe se réunissait et priait comme les chrétiens. Ils avaient envoyé un des leurs dans un village où il y avait des chrétiens "Venez nous apprendre à prier comme vous, venez nous apprendre le chemin de Jésus". La communauté chrétienne choisissait alors un ou deux membres pour aller, une ou deux fois par semaine, souvent en bicyclette, transmettre ce qu'ils connaissaient de prières, de catéchisme. Et nous, prêtres et religieuses, nous l'apprenions quelques mois plus tard. Dans la paroisse des "Villages de Parakou", en 1982, il y avait 21 communautés. Six ans après, sur ce même territoire, divisé en plusieurs paroisses, on en comptait plus de 60! Et c'était la même multiplication dans tout le diocèse.

Chaque nouveau groupe construisait bien vite un "apatam", un petit hangar, pour se réunir. C'était une manière implicite de se faire reconnaître par les musulmans et par les autres, car le terrain était attribué par les responsables du village. Souvent, au bout d'un an, le groupe s'était étoffé et désirait une première chapelle. Nous avons pris la même ligne de conduite: si le groupe construisait, en terre comme les autres habitations, une chapelle correcte, nous les aidions, avec des dons reçus, à acheter des tôles pour la couverture et du ciment pour consolider les murs de terre. Lorsque la communauté était vraiment solide, avec quelques baptisés et un catéchuménat organisé, et qu'elle pouvait se construire une chapelle "en dur" avec des fondations en ciment et des briques de terre, nous faisons appel à des organismes internationaux "Église en détresse", "Missio", "OPM", "Secours catholique", CCFD et bien d'autres. Gros dons ou oboles de la veuve, tous bienfaiteurs et missionnaires avec nous. Merci.

Une chapelle construite ainsi pouvait revenir à 40 ou 50 000 francs d'aide extérieure, le reste étant fourni par les chrétiens eux-mêmes cotisations, travail, champ collectif pour la caisse de communauté, etc: "Si tu es assis sur la natte d'un autre, tu es assis par terre".

LA VIE DES COMMUNAUTÉS

Très rapidement, les communautés s'organisaient une communauté de trois ou quatre sympathisants avait tout de suite président, trésorier, animateur, catéchiste... La visite du prêtre ne pouvait être que mensuelle ou bimensuelle, l'Eucharistie du dimanche, plus rare encore. Deux communautés assez éloignées n'avaient l'Eucharistie que deux fois par an, aux alentours de Noël et de Pâques.

Mais toutes les communautés se réunissaient pour la prière dominicale, célébration de la parole de Dieu animée par l'un d'eux. Le catéchisme pour les adultes, puis pour les enfants, se mettait en place, ainsi qu'une entraide matérielle dans la communauté et entre communautés. À chaque visite nous pouvions voir comment tout s'organisait.

La formation

Dans le diocèse fonctionne une école de Catéchistes: pendant un ou deux ans, des chrétiens ou des catéchumènes, futurs catéchistes, vivent dans ce centre, avec leur famille s'ils sont mariés. Formation intellectuelle, humaine. Les plantations de riz, coton, maïs, tout en fournissant de quoi vivre, permettent une formation agricole: apprentissage de la culture en ligne, de la culture attelée, gestion du budget... Les communautés aident ceux qu'elles envoient à cette école des catéchistes.

Dans chaque secteur, dans chaque paroisse, des sessions sont organisées pour les catéchistes, les "présidents", les "trésoriers", les animateurs de chants... Il faut noter en particulier les rencontres et sessions de femmes. À Parakou, c'étaient surtout des hommes qui participaient à la prière, avec quelques enfants. Comme disait l'un d'entre eux "Nous venons voir ce qu'on dit et ce qu'on fait, et ensuite on verra si c'est bon pour nos femmes..." Mais les femmes commençaient à venir. Inutile d'insister sur l'importance du témoignage des femmes dans la famille et auprès des enfants. Et quelle fierté, quelle prise de conscience d'elle-même, pour une femme devenue capable de lire en public à

l'église... Soeur Noël Marie, de la Congrégation de Notre Dame des Apôtres, qui travaillait avec moi, allait les rencontrer, après des kilomètres de piste en 2 CV... Pour les femmes, c'était encore le temps des semailles patientes, mais le temps de la moisson semble apparaître.

Aide humanitaire?

Comment parler de l'amour de Dieu sans essayer d'aider ses frères? Durant six années au Nord Bénin, j'ai surtout été confronté aux problèmes de l'Eau, de la Santé, de l'Alphabétisation et du Développement rural.

Pour le développement rural, c'est plutôt mon confrère eudiste Didier Lefèbvre qui en était le spécialiste et l'apôtre. La culture attelée n'a plus de secret pour lui. Où donc ce citoyen de Versailles a-t-il appris à fabriquer un joug, à conduire les boeufs, à cultiver le coton et les patates douces ?

Pour la santé, mon rôle était surtout de susciter des réunions avec Soeur Noël Marie pour la mise en route de "valises villageoises de santé" ou d'orienter vers l'hôpital diocésain pour la formation d'assistants sanitaires.

Par contre, j'ai personnellement consacré beaucoup de temps aux puits. Non pas à faire des puits pour les villages, mais à aider les villageois qui désiraient faire un puits, en leur fournissant les moyens techniques, le maçon et son apprenti, moules à buses, trépied, compresseur, ciment, fer à béton, etc, en commençant par le sourcier capable de savoir où trouver l'eau. Que de temps passé avec les responsables des villages pour l'organisation du travail. Lorsque des chrétiens exprimaient le désir d'un puits solide (ceux qu'ils creusaient s'effondraient souvent à la saison des pluies suivante, faute de bétonnage), je les renvoyais au village: le puits n'est pas une affaire de chrétiens, mais une affaire du village.

Et le travail était organisé selon les coutumes: les jeunes (18-40 ans) creusaient, faisaient le travail le plus pénible. Les femmes et les enfants, cuvettes sur la tête, partaient chercher du sable et des cailloux. Les vieux, assis, cassaient les cailloux pour en faire du gravier. Le puits était ainsi l'oeuvre de tout le monde . En six ans, j'ai eu l'occasion de travailler sur plus de trente-cinq puits à creuser, à approfondir à nettoyer... Que de kilomètres parcourus pour ce travail!

Parfois, des villages dépourvus de toute communauté chrétienne venaient nous demander l'aide pour un puits... L'Église naissait souvent ensuite. Des musulmans nous reprochaient d'apporter cette aide pour attirer les gens au christianisme, et ajoutaient que si les gens s'intéressaient au "chemin de Jésus", c'était en raison de l'aide matérielle fournie par la Mission Catholique. Je ressentais ces questions comme réelles.

Si j'étais au Bénin, c'était pour faire connaître explicitement Jésus et son message, pour faire naître et croître des communautés chrétiennes. Rendre un service humanitaire, comme le faisaient des coopérants, des "Volontaires du Progrès", me paraissait très lié à cette mission d'évangélisation, comme un témoignage de l'amour de Jésus pour tout homme. Je peux dire aujourd'hui que je ne faisais pas ce travail pour que

les villageois deviennent chrétiens, je le pense vraiment, mais en même temps je constate que je le faisais avec l'espoir qu'ils connaissent Jésus et son message, persuadé que je suis que c'est ce chemin de Jésus qui épanouit tout homme et tous les hommes. Bien sûr, certains participaient à la prière chrétienne pour des avantages matériels et humains. Mais nos propres motivations sont-elles toujours parfaites et pures? L'Esprit peut prendre n'importe quelle route.

Je puis ajouter, en ce qui me concerne, que sans la conviction profonde d'être envoyé par Jésus, dans le sens". Il est relativement rare qu'un musulman découvre Jésus comme "Dieu parmi nous" et devienne chrétien. Certains optent pour l'Islam qui se serait ouvert à Jésus s'il y avait eu quelqu'un pour L'annoncer.

EN GUISE DE CONCLUSION.

Quand on a constaté comme moi combien le message du Christ donne un sens plénier à la vie, libère et épanouit les hommes, on ne peut que s'attrister de voir diminuer le nombre des ouvriers de la moisson.

Et regretter aussi le grand obstacle à la Mission que constituent les divisions de l'Église. Avec certains chrétiens évangéliques ou "Assemblées de Dieu", le contact n'était pas toujours facile. Devant les questions qui revenaient sans cesse - le culte de Marie, la prière pour les morts, les frères de Jésus, "N'appellez personne Père", etc, - nos baptisés se défendaient vigoureusement, mais le climat n'était pas vraiment œcuménique. Peut-être ai-je tendance à enjoliver la réalité... Je n'ai pas parlé du paludisme, des nuits sans moustiquaire dans les villages, de la chaleur humide du jour et de la nuit, du courrier qui arrive quand il peut, des quelques tensions inévitables... Mais "si tu regardes le bec de la poule, tu n'en mangeras pas la viande".

Patience

Toute évolution demande du temps. Un après-midi de dimanche, arrivant dans un village, je vois tout le monde s'affairer à ranger du maïs dans un grenier. Pourtant cette toute jeune communauté a déjà pris l'habitude de consacrer le dimanche à la prière, à la famille, au repos...Mais aussitôt j'apprends la raison quinze jours auparavant, juste avant la récolte, le feu a totalement dévasté le champ de maïs d'un des paysans. Ce dimanche a été choisi pour que chacun lui apporte une cuvette de maïs.

Tout édifié, je rapporte le fait dans un autre village. Réaction unanime. "Ici, nous n'aurions pas fait ça. On serait allé le saluer, c'est tout". Dans un troisième village, quelqu'un ajoute même: "Et en revenant de le saluer, on aurait ri, en se demandant comment il allait se débrouiller pour nourrir sa famille cette année!". Je me tais, j'attends, un silence s'établit, puis quelqu'un dit "Pourtant je crois que maintenant, si cela arrivait à quelqu'un, on aurait fait une réunion pour voir comment l'aider". Patience, l'Évangile germe.

Unité

Je ne pourrai oublier l'unité profonde vécue entre tous, prêtres, religieuses, laïcs missionnaires, autour de notre évêque, Mgr Assogba. Très divers par nos origines, (au moins une dizaine de nationalités différentes), nous étions vraiment "ensemble pour la Mission", et nous le ressentions tous. À mon arrivée en 1982, notre première assemblée diocésaine ne groupait qu'une trentaine de personnes, mais si unis devant les appels de cet immense diocèse, que les supérieurs et supérieures qui passaient, cherchant à choisir une implantation pour leur congrégation, ont été souvent séduits. Six ans plus tard, nos assemblées diocésaines rassemblaient une centaine de personnes.

Je reste sur cette vision de l'Église du Borgou: Église jeune, Église de jeunes, Église où l'évangélisation entraîne la promotion humaine, et la promotion humaine, l'évangélisation. J'y ai vu la Parole de Dieu mettre l'homme debout. Combien de fois ai-je entendu "Depuis que je suis chrétien, je n'ai plus peur. Plus peur de la mort, ni des morts, ni des mauvais esprits ou de la sorcellerie..." Combien de fois j'ai constaté que pour les multiples responsabilités des associations de village, on faisait confiance, de préférence, aux chrétiens. Voir l'impact de la Parole de Dieu, voir grandir l'Église une et diverse, voir l'amour de Dieu libérer l'homme, voilà ce que j'ai reçu de la mission en Afrique. Merci.